

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

LES HALLUCINATIONS DE YUGGOTH

FUNGI FROM YUGGOTH

Howard Phillips Lovecraft
traduit par Isabelle Arkham
illustré de dessins de Victor Hugo

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

dessin de Victor Hugo (sd) Domaine public



LES HALLUCINATIONS DE YUGGOTH

VERSION FRANÇAISE



I Le livre

Le lieu était sombre, poussiéreux, à demi perdu
 Dans l'enchevêtrement des vieilles ruelles proches des quais,
 Empuantes de choses étranges venues des mers,
 Et noyées de brumes tortueuses que les vents d'ouest chassaient.
 Les petits carreaux losangés, voilés de givre et de suie,
 Ne laissaient deviner que des livres entassés,
 Pareils à des arbres nouveaux, pourrissant du sol au toit—
 Un amas d'antiques savoirs en décomposition, à vil prix.

J'entrai, fasciné, et, d'un tas couvert de toiles d'araignée,
 Saisis le plus proche des tomes et le feuilletai,
 Frémissant devant ces mots étranges qui semblaient receler
 Un secret... monstrueux, si seulement on savait !
 Puis, cherchant un marchand versé dans son art,
 Je ne trouvai rien... qu'un rire résonnant dans l'ombre.

II La Poursuite

Je tenais le livre sous mon manteau, soucieux
 De le cacher aux yeux indiscrets en un tel endroit ;
 Hâtant le pas dans les antiques venelles du port,
 La tête souvent tournée, le pas nerveux et pressé.
 Les fenêtres ternes et fuyantes des bâtisses chancelantes
 M'épiaient d'un regard étrange à mon passage,
 Et, songeant à ce qu'elles recelaient,
 Je fus pris d'un vertige, assoiffé d'un morceau de ciel clair.

Nul ne m'avait vu prendre cet ouvrage—et pourtant,
 Un rire vide hantait encore mon esprit tourmenté,
 Et je devinais quels mondes ténébreux et viciés
 Somnolaient dans ce volume que j'avais convoité.
 Les ruelles devinrent floues, les murs déments,
 Et derrière moi, furtifs, des pas résonnaient dans la nuit.

III La Clé

Je ne sais quels méandres dans le dédale
De ces ruelles maritimes étranges
M'avaient ramené chez moi, mais sur mon seuil,
Je tremblais, blême, avide d'entrer et de verrouiller ma porte.
Car j'avais le livre, celui qui révèle la voie cachée
Par-delà le vide, à travers les voiles stellaires,
Rejetant les mondes sans dimensions
Aux âges perdus et à leurs sombres domaines.

Enfin, la clé était mienne, ouvrant l'accès
Aux visions troubles de flèches crépusculaires
Et de bois hantés qui couvent, obscurs,
Dans les gouffres au-delà de l'espace mesuré.
La clé était mienne... mais alors que je murmurais,
Le carreau du grenier frémit sous une main hésitante.

IV Reconnaissance

Le jour était revenu — ce jour où, enfant,
J'avais vu, une seule fois, ce repli de vieux chênes,
Gris sous une brume rampante qui étreint et étouffe
Les formes fuyantes que la folie a corrompues.
Tout était semblable — une végétation fétide et grouillante
S'accrochait à l'autel dont les runes invoquaient
L'Indicible, à qui, jadis, montèrent
Des fumées impures des tours dressées vers le néant.

Je vis le corps étendu sur la dalle humide,
Et sus que ceux qui festoyaient n'étaient point humains ;
Je compris que ce monde gris et blême
N'était pas le mien... mais Yuggoth, au-delà du vide sidéral —
Et soudain, le cadavre poussa un cri funèbre,
Et, trop tard, je sus... que ce corps, c'était moi !

V Le Retour

Le démon me dit qu'il me ramènerait chez moi,
 Dans cette terre pâle et brumeuse que je reconnaissais à moitié,
 Comme un lieu élevé de marches et de terrasses,
 Cerné de balustrades de marbre que les vents fouettaient,
 Tandis qu'en contrebas s'étendait un labyrinthe de dômes
 Et de tours amassées au bord d'une mer infinie.
 À nouveau, me promit-il, je contemplerais, envoûté,
 Ces antiques sommets, écoutant l'écume lointaine.

Tout cela il le jura, et au travers de la porte du couchant
 Il me précipita, au-delà des lacs de flammes
 Et des trônes d'or rouge des dieux sans nom
 Qui hurlent d'effroi devant quelque imminente fatalité.
 Puis un gouffre noir, aux râles d'océan dans la nuit :
 « Voici ton foyer », ricana-t-il,
 « Lorsque tu avais encore des yeux ! »

VI La Lampe

Nous avons trouvé la lampe au sein de ces falaises creuses
 Dont nul prêtre de Thèbes ne sut déchiffrer l'inscription,
 Et dont les cavernes, en hiéroglyphes craintifs,
 Avertissaient toute créature de la race terrestre.
 Il n'y avait rien de plus—rien qu'une unique coupe d'airain,
 Où subsistait une étrange huile d'un autre âge ;
 Ciselée d'un motif aux arcanes profonds,
 Marquée de symboles chuchotant d'insondables péchés.

Que nous importaient les craintes de quarante siècles
 Lorsque nous emportâmes notre frêle butin ?
 Et, dans l'ombre de notre tente profanée,
 Nous frottâmes une allumette pour éprouver l'ancienne huile.
 Elle s'embrasa—Grands Dieux !... Mais les formes indicibles
 Que nous vîmes dans cet éclair ont gravé l'effroi dans nos âmes.



VII La Colline de Zaman

La grande colline dominait l'antique bourg,
Telle une muraille dressée au bout de la rue principale ;
Verdoyante, sombre et boisée, jetant son ombre
Sur le clocher au tournant du vieux chemin.
Depuis deux cents ans couraient d'étranges murmures
Sur ce qui hantait cette pente abhorrée—
Récits de cerfs ou d'oiseaux atrocement lacérés,
Ou d'enfants perdus, pour qui l'espoir s'était éteint.

Un jour, le facteur ne trouva plus le village,
Nulle âme, nul foyer n'apparut à ses yeux ;
Les gens d'Aylesbury vinrent scruter les ravages—
Mais tous dirent au pauvre homme qu'il était fou,
Car il jurait avoir vu, béante et affamée,
La colline aux yeux avides et aux mâchoires dilatées.

VIII Le Port

À dix miles d'Arkham, j'avais trouvé la sente
Qui longe la falaise, dominant Boynton Beach,
Espérant voir, au couchant, le lointain sommet
D'où l'on distingue Innsmouth tapie dans la vallée.
Là-bas, en mer, fuyait une voile blême,
Blanchie par les ans sous d'âpres vents anciens,
Mais lourde d'un présage innommable et funeste,
Si bien que je ne fis nul geste pour l'appeler.

Voiles venues d'Innsmouth ! Échos d'un antique renom,
Vestige des âges révolus... Mais la nuit, trop prompte,
Tombe sur moi, et j'atteins enfin la cime
D'où je scrute si souvent cette ville damnée.
Les flèches et les toits y sont—mais regardez !
L'ombre s'étend sur les ruelles, aussi noires que la tombe !

IX La Cour

C'était la ville que je connaissais jadis ;
L'antique cité lépreuse où des hordes bâtarde
Chantent pour d'étranges dieux et frappent de hideux gongs
Dans des cryptes enfouies sous les ruelles fétides.
Les maisons pourries, aux yeux vitreux de poisson,
Me lorgnaient, titubantes et mi-vivantes,
Tandis qu'à travers l'ordure, je franchissais la grille
Menant à la cour obscure où l'homme m'attendait.

Les murs noirs se refermèrent sur moi, et je maudis
Le jour où j'étais venu en ce repaire maudit,
Quand soudain, une vingtaine de fenêtres éclatèrent,
Lâchant des lueurs folles, grouillant d'hommes dansants :
Délires muets des trépassés titubants—
Et pas un de ces cadavres n'avait mains ni tête !

X Les Porteurs de Pigeons

Ils m'emmenèrent dans les bas-fonds, où des murs de brique
S'arrondissent sous l'immonde mal amassé,
Et où des faces tordues, grouillant en essaim,
Clignent d'un œil complice aux dieux et démons d'Outre-Terre.
Un million de feux embrasaient les rues,
Et, du haut des toits, quelques silhouettes furtives
Lâchaient des oiseaux souillés dans l'abîme du ciel,
Tandis que battaient, cachés, des tambours maudits.

Je sus que ces flammes couvaient de monstrueuses choses,
Et que ces oiseaux avaient traversé les Portes de l'Extérieur—
Je devinai dans quelles cryptes de noirs mondes ils allaient,
Et ce qu'ils rapportaient de Thog sous leurs ailes.
Les autres riaient—jusqu'à ce que le rire se fige
En voyant ce que portait au bec un de ces funestes oiseaux.

XI
Le Puits

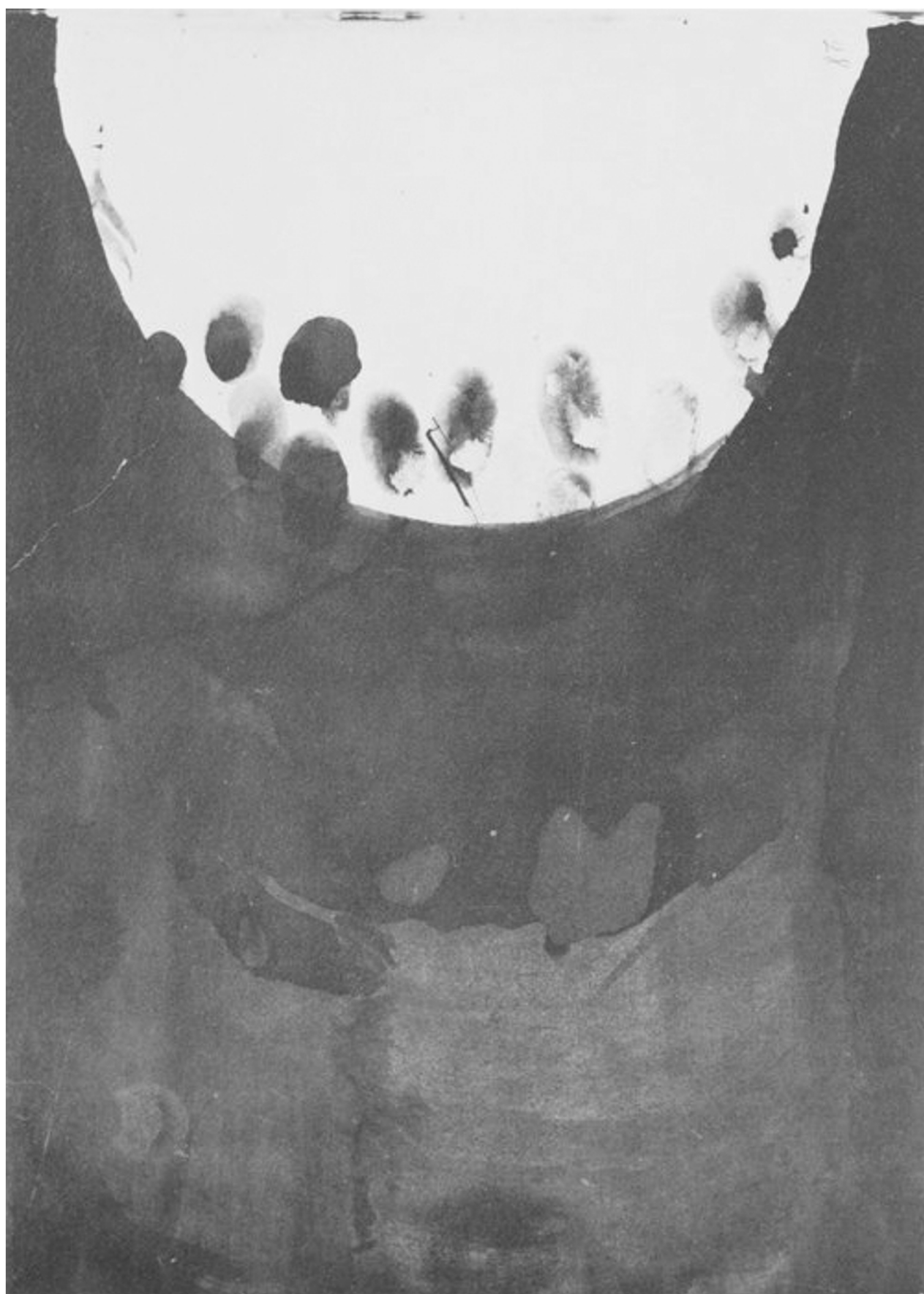
Le vieux Seth Atwood avait bien passé quatre-vingts ans
Lorsqu'il voulut creuser ce puits profond, tout près de sa porte,
Avec pour seul aide le jeune Eb, forant encore et encore.
Nous riions, espérant qu'il retrouverait bientôt la raison.
Mais voilà qu'à son tour, Eb sombra dans la démence,
Si bien qu'on l'expédia à la ferme du comté.
Seth, lui, mura l'orifice du puits avec un soin maniaque—
Puis trancha une artère de son bras nouveaux.

Après l'enterrement, nous nous sentîmes obligés
D'aller au puits et d'arracher les briques,
Mais tout ce que nous trouvâmes fut une échelle de fer
Plongeant dans un abîme dont nous ne pouvions voir le fond.
Et pourtant, nous rebâtîmes le mur—car ce que nous vîmes
Était une profondeur que nul fil ne saurait sonder.

XII
Le Hurleur

On m'avait dit d'éviter le sentier de la Colline Briggs,
Qui autrefois menait à Zoar en ligne droite,
Car Goody Watkins, pendue en mille sept cent quatre,
Y avait laissé un héritage monstrueux.
Mais lorsque je désobéis et vis enfin
Le vieux cottage dissimulé sous des lierres rampants,
Je ne songeai ni aux ormes ni aux cordes de chanvre—
Je m'étonnai seulement de voir la maison si neuve.

Je m'arrêtai un instant, regardant le jour décliner,
Quand des hurlements lointains me parvinrent d'en haut.
Puis, à travers les vitres envahies de lierre,
Un dernier rayon couchant frappa l'étage,
Révélant, sans qu'il s'y attende, celui qui hurlait.
J'aperçus—et fus, hors de moi,
Devant une chose à quatre pattes au visage humain.



XIII
Hespéria

Le couchant d'hiver, enflammé au-delà des flèches et des toits,
Détachés à demi de cette morne sphère,
Ouvre de grandes portes sur un âge oublié,
Fait de splendeurs antiques et de désirs divins.
Des merveilles attendues brûlent en ces feux ardents,
Promesses d'aventure, teintes d'une indicible crainte ;
Une file de sphinx garde le sentier clair,
Menant aux murailles tremblantes sous l'écho des lyres.

C'est le royaume où la beauté s'épanouit en sens,
Où chaque souvenir égaré retrouve une source,
Où le grand fleuve du Temps entame sa course,
S'écoulant en heures étoilées dans l'abîme immense.
Les rêves nous y guident—mais les antiques savoirs murmurent
Que nul pas humain n'a jamais souillé ces rues.

XIV
Les Vents Stellaires

Il est une heure, au crépuscule des jours sombres,
Surtout en automne, où le vent des étoiles déferle
Sur les rues perchées, désertes et silencieuses,
Tandis qu'en bas brille la lueur timide des lampes.
Les feuilles mortes dansent en spirales fantastiques,
Et la fumée des cheminées tournoie d'un mouvement étranger,
Obéissant aux géométries des espaces extérieurs,
Tandis que Fomalhaut perce les brumes du Sud.

C'est l'heure où les poètes lunaires savent
Quels champignons poussent sur Yuggoth, et quels parfums
Enivrent les continents de Nithon,
Nés de fleurs qu'aucun jardin terrestre n'a jamais vues.
Mais pour chaque songe que ces vents nous apportent,
Ils en emportent une douzaine au loin, à jamais !



XV
Antarktos

Dans le gouffre de mon rêve, le grand oiseau murmurait
D'étranges paroles sur le cône noir, au cœur du désert polaire,
Surgissant, solitaire, à travers l'immensité glacée,
Martelé et défiguré par des siècles de tempêtes enragées.
Nulle créature terrestre ne se risque en ces lieux,
Et seules d'éphémères aurores et des soleils blêmes
Font luire ce roc criblé de gouffres,
Dont seuls les Grands Anciens devinent l'origine.

Si les hommes l'apercevaient, ils n'y verraient
Qu'un simple caprice de la nature,
Mais l'oiseau m'a conté ce qui, sous la glace profonde,
Se terre, patiente, et guette son heure.
Que Dieu protège celui dont les visions insensées
Révèlent ces yeux morts, figés sous les abîmes de cristal !

XVI
La Fenêtre

La maison était ancienne, aux ailes tortueuses,
Si bien que nul ne pouvait en suivre le tracé,
Et, dans une petite pièce, vers le fond,
Se trouvait une étrange fenêtre, murée de pierres antiques.
C'est là que, dans mon enfance hantée de songes,
Je me rendais seul, sous un règne obscur et vague,
Frayant un chemin à travers les toiles poussiéreuses,
Sans frayeur, mais avec une curiosité grandissante.

Bien plus tard, j'amenai des maçons en ce lieu,
Voulant enfin savoir quelle vue mes aïeux avaient bannie.
Mais à peine eurent-ils percé la pierre
Qu'un souffle venu d'un ailleurs béant se déchaîna.
Ils s'enfuirent—mais moi, je regardai,
Et vis se dérouler tous les mondes sauvages de mes rêves.

XVII
Un Souvenir

Il y avait de vastes steppes et des plateaux rocheux,
S'étendant à perte de vue sous un ciel étoilé,
Où d'étranges feux de camp projetaient leur lueur faible
Sur des bêtes hirsutes aux clochettes tintinnabulantes.
Au sud, la plaine s'inclinait en pente douce
Vers une muraille sombre et dentelée,
Pareille au grand python d'un âge oublié,
Que le temps infini aurait glacé et pétrifié.

Je frissonnai dans l'air froid et ténu,
Me demandant où j'étais et comment j'étais venu,
Lorsqu'une silhouette drapée, face aux flammes du camp,
Se leva, s'approcha et m'appela par mon nom.
Et, fixant ce visage mort sous la capuche,
Je perdis tout espoir—car je compris.

XVIII
Les Jardins de Yin

Au-delà de ce mur, dont la maçonnerie antique
S'élève presque jusqu'au ciel en tours moussues,
Se trouveraient des jardins en terrasses, foisonnants de fleurs,
Où volent papillons, abeilles et oiseaux.
Il y aurait des allées, des ponts enjambant
Des bassins tièdes où flottent les lotus,
Et des cerisiers aux branches délicates
Se découpant sur un ciel rose où planent les hérons.

Tout serait là, car les anciens songes
N'avaient-ils pas déjà ouvert la porte de ce labyrinthe
Où les rivières somnolentes déroulent leurs méandres,
Enlacées par des lianes pendantes ?
Je me hâtai—mais lorsque le mur parut, sombre et imposant,
Je découvris qu'il n'y avait plus de porte.

XIX Les Cloches

Année après année, j'entendais ce carillon lointain,
 Aux notes profondes portées par le vent noir de minuit ;
 Des sons venus d'aucun clocher terrestre,
 Mais étranges, comme flottant dans un vide immense.
 Je fouillai mes rêves et ma mémoire en quête d'un indice,
 Me rappelant les carillons portés par mes visions,
 Pensant à Innsmouth, où se rassemblaient les goélands
 Autour d'un antique clocher que j'avais jadis connu.

Toujours perplexe, j'écoutais ces notes perdues,
 Jusqu'à cette nuit de mars, sous la pluie froide,
 Où je fus convoqué, à travers les portails du souvenir,
 Vers les tours anciennes où les marteaux fous battaient.
 Ils sonnaient—mais depuis les marées sans lumière
 Qui coulent dans les vallées englouties du fond marin.

XX Les Nuées Nocturnes

De quelle crypte rampent-elles, je ne saurais dire,
 Mais chaque nuit, je vois ces choses caoutchouteuses,
 Noires, cornues, effilées, aux ailes membraneuses,
 Et aux queues bifides, frappant comme des dards infernaux.
 Elles viennent en légions, sur le souffle du vent du nord,
 Leur étreinte obscène titille et brûle,
 M'arrachant à ma couche pour d'horribles voyages
 Vers les mondes gris, tapis au fond du puits du cauchemar.

Par-delà les pics déchiquetés de Thok, elles m'emportent,
 Ignorant mes cris désespérés,
 Me plongeant dans les fosses inférieures,
 Vers ce lac immonde où les shoggoths gonflés
 S'ébrouent en un sommeil douteux.
 Mais ô ! si seulement elles poussaient un cri,
 Ou portaient un visage là où devrait être un visage !



XXI
Nyarlahotep

Et enfin, du plus profond de l'Égypte vint
L'étrange et ténébreux Envoyé, devant qui les fellahs ployaient ;
Silencieux, efflanqué, d'une fierté cryptique,
Drapé de tissus rouges comme la flamme du couchant.
Les foules se pressaient, avides de ses commandements,
Mais en partant, nul ne savait ce qu'il avait entendu ;
Et bientôt, à travers les nations, se répandit
Le murmure stupéfait que les bêtes sauvages le suivaient et léchaient ses mains.

Alors, du sein des mers, commença une naissance immonde ;
Les terres oubliées surgirent, aux tours d'or couvertes d'algues ;
Le sol se fendit, et d'insensées aurores déferlèrent
Sur les citadelles tremblantes de l'humanité.
Puis, broyant d'un caprice ce qu'il avait modelé en jeu,
Le Chaos idiot dispersa la poussière de la Terre.

XXII
Azathoth

Là-bas, dans le vide insensé, le démon m'emporta,
Au-delà des constellations éclatantes du monde en dimensions,
Jusqu'à ce que ni le temps ni la matière ne s'étendent devant moi,
Mais seulement le Chaos, sans forme ni lieu.
Là, dans les ténèbres, l'Infini Seigneur murmurait
Des songes qu'il avait conçus sans les comprendre,
Tandis que près de lui, d'informes créatures ailées
Battaient des ailes en des tourbillons insensés que les rayons fouettaient.

Elles dansaient follement au son aigu et plaintif
D'une flûte fêlée serrée dans une patte monstrueuse,
D'où s'échappaient des ondes errantes,
Dont l'aveugle mélange forge chaque cosmos éphémère en loi éternelle.
« Je suis Son Messager », dit le démon,
Avant de frapper de mépris la tête de Son Maître.

XXIII
Mirage

Je ne sais si jamais elle exista—
Cette terre perdue, flottant à la dérive sur le fleuve du Temps —
Et pourtant, souvent, je la revois, drapée de brumes violettes,
Scintillant à l'arrière-plan d'un rêve indistinct.
Il y avait d'étranges tours et de sinueux cours d'eau,
Des labyrinthes de merveilles et des cryptes de lumière,
Et des cieux entrelacés de branches, embrasés
Comme les derniers feux frémissants avant la nuit d'hiver.

De vastes landes menaient à des rivages marécageux, déserts,
Où de grands oiseaux tournoyaient,
Tandis que sur une colline battue des vents,
S'élevait un village antique aux clochers blanchis,
Dont les carillons du soir résonnent encore à mon oreille.
Je ne sais en quel pays c'est—ni n'ose
Demander quand ou pourquoi j'y fus... ou y serai.

XXIV
Le Canal

Quelque part dans le rêve existe un lieu maudit
Où s'entassent de hauts bâtiments désertés,
Le long d'un canal noir, profond et étroit,
Empestant les effluves d'horreurs indicibles,
charriées par ses courants huileux.
Des ruelles aux murs presque joints
S'enchevêtrent en des rues que l'on croit connaître ou non,
Et la lune blême, dans un éclat spectral,
Effleure d'un éclat blafard ces rangées de fenêtres, mortes et sombres.

Nulle trace de pas, et le seul murmure
Est celui de l'eau fétide qui glisse
Sous des ponts de pierre, le long des quais humides,
S'écoulant vers un océan d'ombre sans nom.
Nul ne vécut pour dire quand ce flot effaça
Son domaine oublié du monde de l'argile.

XXV
Saint Crapaud

« Prenez garde aux carillons fêlés de Saint Crapaud ! »
Je l’entendis hurler,
Alors que je me précipitais dans ces ruelles insensées,
Labyrinthe obscur et informe
Au sud du fleuve, où les siècles anciens sommeillent.
Il était une silhouette furtive, voûtée et misérable,
Qui s’évanouit en un éclair dans la nuit,
Et pourtant, toujours je me glissai plus avant,
Vers où les toits s’amoncelaient,
Sombres et effilés, menaçants.

Aucun guide ne mentionnait ce qui rôdait en ces lieux—
Mais alors, j’entendis un autre vieillard hurler :
« Prenez garde aux carillons fêlés de Saint Crapaud ! »
Mes forces s’évanouirent,
Et je m’arrêtai, lorsqu’un troisième ancêtre gémit :
« Prenez garde aux carillons fêlés de Saint Crapaud ! »
Terrifié, je pris la fuite—
Jusqu’à ce que, soudain, cette tour noire se dresse devant moi.

XXVI
Les Familiers

John Whateley vivait à un mille de la ville,
Là où les collines se resserrent en amas obscurs ;
Nul ne le tenait pour un esprit bien vif,
Voyant l’état misérable où sombrait sa ferme.
Il passait ses jours penché sur d’étranges grimoires,
Exhumés du grenier poussiéreux de sa mesure,
Jusqu’à ce que des rides singulières marquent son visage,
Et que les gens disent qu’ils n’aimaient pas son regard.

Quand commencèrent ses hurlements nocturnes, nous déclarâmes
Qu’il valait mieux l’enfermer pour éviter tout malheur,
Alors trois hommes de la ferme d’Aylesbury
Partirent le chercher—mais revinrent seuls et blêmes.
Ils l’avaient trouvé parlant à deux formes accroupies,
Qui, à leur approche, s’étaient envolées sur de vastes ailes noires.



XXVII

Le Phare des Anciens

De Leng, où les cimes rocheuses s'élancent
 Sous des étoiles froides, invisibles aux yeux humains,
 Jaillit au crépuscule un unique rayon bleu,
 Dont l'éclat lointain fait geindre les bergers en prière.
 On dit (bien que nul ne s'y soit jamais aventuré)
 Qu'il provient d'un phare au sommet d'une tour de pierre,
 Où le dernier des Anciens veille, solitaire,
 Dialoguant avec le Chaos au rythme de ses tambours.

On murmure que l'Être porte un masque de soie
 Jaune, dont les plis étranges semblent dissimuler
 Un visage qui n'appartient pas à cette Terre—
 Mais nul n'ose demander quelle chair s'agite en dessous.
 Beaucoup, aux premières aubes de l'humanité, cherchèrent cette lueur,
 Mais ce qu'ils trouvèrent, nul ne l'a jamais su.

XXVIII

Attente

Je ne sais pourquoi certaines choses éveillent en moi
 Le pressentiment d'émerveillements insondables,
 Ou la vision d'une brèche dans le mur de l'horizon,
 S'ouvrant sur des mondes où seuls les dieux peuvent être.
 Il est une attente diffuse, haletante,
 Comme le souvenir d'antiques splendeurs oubliées,
 Ou d'aventures immatérielles,
 Frémissantes d'extase et libres comme un rêve éveillé.

Je la perçois aux couchants et aux flèches de cités étranges,
 Dans les vieux villages, les bois et les landes embrumées,
 Les vents du sud, la mer, les collines basses et les villes illuminées,
 Les jardins anciens, les chants à demi entendus, et les feux lunaires.
 Mais bien que sa seule lueur rende la vie digne d'être vécue,
 Nul ne devine ni ne saisit ce qu'elle promet d'offrir.

XXIX

Nostalgie

Chaque année, sous la lueur mélancolique de l'automne,
 Les oiseaux s'élancent au-dessus des étendues océanes,
 Appelant et bavardant dans une hâte joyeuse,
 Guidés vers une terre dont la mémoire sommeille en eux.
 D'immenses jardins en terrasses, épanouis de fleurs éclatantes,
 Des vergers de manguiers, lourds de fruits sucrés,
 Des bosquets sacrés où s'entrelacent les branches
 Au-dessus de sentiers frais—tout cela hante leurs songes diffus.

Ils scrutent la mer à la recherche de rivages oubliés—
 De la haute cité, blanche et hérissée de tours—
 Mais devant eux ne s'étend qu'un désert d'eaux vides,
 Alors, enfin, ils détournent leurs ailes.
 Et pourtant, sous les vagues où rampent d'étranges polypes,
 Les anciennes tours pleurent encore le chant perdu de leur passé.

XXX

Origines

Je ne puis être lié aux choses brutes et nouvelles,
 Car je vis le jour dans une antique cité,
 Où, depuis ma fenêtre, des toits serrés descendaient
 Vers un port étrange, empli de visions.
 Rues aux portails sculptés, où les rayons du couchant
 Se déversaient sur des vitres en losanges et des soupiraux ternis,
 Et clochers géorgiens surmontés de girouettes dorées—
 Voilà les images qui ont nourri mes rêves d'enfant.

Ces trésors, laissés en héritage par des âges prudents,
 Délient les chaînes des ombres plus fugaces
 Qui vacillent avec les modes et les croyances incertaines,
 Sur les murs immuables de la Terre et du Ciel.
 Ils tranchent les entraves de l'instant et me laissent libre
 De me tenir seul face à l'éternité.

XXXI
L'Habitant

Il était déjà ancien lorsque Babylone était neuve ;
Nul ne sait combien de siècles il sommeilla sous ce tertre,
Jusqu'au jour où nos pelles avides exhumèrent
Ses blocs de granit, le ramenant à la lumière.
Nous découvrîmes d'immenses dallages et des murs cyclopéens,
Des stèles effritées et des statues sculptées,
Figurant d'étranges créatures d'un âge si reculé
Que l'humanité n'en garde aucun souvenir.

Puis nous vîmes ces marches de pierre plongeant
Par-delà un portail obstrué de dolomite gravée,
Vers quelque antre noir d'éternelle nuit,
Où d'antiques signes et de primordiaux secrets grondent.
Nous frayâmes un passage—mais fuyâmes en proie à la démence
Lorsqu'un bruit sourd de pas pesants monta des ténèbres.

XXXII
Aliénation

Sa chair solide ne s'était jamais éloignée,
Car chaque aube le retrouvait en son lieu habituel,
Mais chaque nuit, son esprit s'élançait,
À travers des abîmes et des mondes hors du jour commun.
Il avait vu Yaddith sans en perdre la raison,
Et était revenu sain d'esprit de la zone Ghoorique,
Jusqu'à cette nuit funeste où, d'au-delà de l'espace courbé,
Lui parvint un appel sifflant venu du néant.

Il s'éveilla au matin, vieilli d'un siècle,
Et plus rien depuis ne lui parut familier.
Les objets alentour flottaient, flous et inconsistants,
Spectres factices d'un dessein plus vaste et insaisissable.
Ses proches et ses amis n'étaient plus qu'une foule étrangère,
À laquelle, vainement, il s'efforçait d'appartenir.



XXXIII

Sifflements du Port

Par-delà les toits anciens et les clochers en ruine,
 Les sifflets du port psalmodient toute la nuit ;
 Gorges d'escaliers lointaines, rivages blêmes et déserts,
 Et océans fabuleux, unis en un chœur discordant.
 Chacun étranger aux autres, inconnu et distant,
 Mais tous, par une force obscurément concentrée,
 Nourris des abysses tapis au-delà des routes zodiacales,
 Se mêlant en une plainte cosmique et insondable.

À travers les songes ténébreux, ils projettent une procession
 D'ombres plus vaporeuses encore, de fragments de visions,
 D'échos venus du vide, et d'indices furtifs
 Vers des vérités qu'ils ne comprennent eux-mêmes pas.
 Et toujours, dans leur lamentation, se fond imperceptible
 Un son que nulle nef terrestre n'a jamais émis.

XXXIV

Récurrence

Le chemin s'enfonçait en une lande sombre et semi-boisée,
 Où d'énormes rochers, couverts de mousse grise,
 Se tassaient sur la terre meuble, tandis que des gouttes glacées
 Jaillissaient d'eaux invisibles, profondes et impénétrables.
 Nulle brise ne soufflait, nul bruit ne résonnait
 Dans ces fourrés déroutants, ces arbres d'un autre monde,
 Ni ne se dessinait aucun horizon—jusqu'à ce que soudain,
 Droit devant moi, s'élève un monticule monstrueux.

Il dressait ses flancs escarpés jusqu'aux cieux,
 Herbeux et parsemés d'un escalier de lave en ruine,
 Dont les marches, immenses, semblaient taillées
 Pour des pieds qu'aucun homme ne pouvait avoir.
 Je hurlai—et sus, en un éclair effroyable,
 Quelle étoile ancienne et quelle ère oubliée
 M'avaient happé hors du rêve éphémère des hommes !

XXXV
L'Étoile du Soir

Je l'aperçus depuis un refuge silencieux,
Où le vieux bois cerne à demi la plaine.
Elle brillait à travers les splendeurs du couchant—faible d'abord,
Mais son éclat lentement grandissait.
La nuit vint, et ce phare solitaire, ambré,
Frappa ma vue d'une intensité inconnue,
L'astre vespéral—mais agrandi mille fois,
Plus troublant dans cette paix immobile.

Il traçait dans l'air frémissant des visions étranges—
Des images qui avaient toujours hanté mes yeux—
De tours immenses, de jardins, de mers et de cieux
Évoquant une vie indistincte—mais où, nul ne le sait.
Mais en cette nuit, je sus enfin que par-delà la voûte cosmique,
Ces rayons m'appelaient depuis mon antique et perdu foyer.

XXXVI
Continuité

Il est, dans certaines choses anciennes, une empreinte
D'une essence diffuse—plus qu'une forme ou un poids ;
Un éther subtil, indéfini,
Mais lié aux lois du temps et de l'espace.
Un pâle vestige de continuités
Que l'œil mortel ne peut pleinement discerner ;
De dimensions scellées, retenant les âges enfuis,
Hors d'atteinte, sinon pour ceux qui possèdent les clés cachées.

Elle m'étreint le plus lorsque le soleil déclinant
Caresse d'un or oblique d'antiques bâtisses
Perchées sur les collines, éveillant, par ce simple éclat,
Des formes persistantes d'un autre siècle, moins chimérique que le nôtre.
Et dans cette lumière irréelle, je sens, avec certitude,
Que je ne suis pas si loin de l'édifice immuable
Dont les parois ne sont autres que les âges.



VERSION ORIGINALE
Fungi from Yuggoth

I

The Book

The place was dark and dusty and half-lost
 In tangles of old alleys near the quays,
 Reeking of strange things brought in from the seas,
 And with queer curls of fog that west winds tossed.
 Small lozenge panes, obscured by smoke and frost,
 Just shewed the books, in piles like twisted trees,
 Rotting from floor to roof—congeries
 Of crumbling elder lore at little cost.

I entered, charmed, and from a cobwebbed heap
 Took up the nearest tome and thumbed it through,
 Trembling at curious words that seemed to keep
 Some secret, monstrous if one only knew.
 Then, looking for some seller old in craft,
 I could find nothing but a voice that laughed.

II

Pursuit

I held the book beneath my coat, at pains
 To hide the thing from sight in such a place;
 Hurrying through the ancient harbor lanes
 With often-turning head and nervous pace.
 Dull, furtive windows in old tottering brick
 Peered at me oddly as I hastened by,
 And thinking what they sheltered, I grew sick
 For a redeeming glimpse of clean blue sky.

No one had seen me take the thing—but still
 A blank laugh echoed in my whirling head,
 And I could guess what nighted worlds of ill
 Lurked in that volume I had coveted.
 The way grew strange—the walls alike and madding—
 And far behind me, unseen feet were padding.

III

The Key

I do not know what windings in the waste
 Of those strange sea-lanes brought me home once more,
 But on my porch I trembled, white with haste
 To get inside and bolt the heavy door.
 I had the book that told the hidden way
 Across the void and through the space-hung screens
 That hold the undimensioned worlds at bay,
 And keep lost aeons to their own demesnes.

At last the key was mine to those vague visions
 Of sunset spires and twilight woods that brood
 Dim in the gulfs beyond this earth's precisions,
 Lurking as memories of infinitude.
 The key was mine, but as I sat there mumbling,
 The attic window shook with a faint fumbling.

IV

Recognition

The day had come again, when as a child
 I saw—just once—that hollow of old oaks,
 Grey with a ground-mist that enfolds and chokes
 The slinking shapes which madness has defiled.
 It was the same—an herbage rank and wild
 Clings round an altar whose carved sign invokes
 That Nameless One to whom a thousand smokes
 Rose, aeons gone, from unclean towers up-piled.

I saw the body spread on that dank stone,
 And knew those things which feasted were not men;
 I knew this strange, grey world was not my own,
 But Yuggoth, past the starry voids—and then
 The body shrieked at me with a dead cry,
 And all too late I knew that it was I!

V

Homecoming

The daemon said that he would take me home
 To the pale, shadowy land I half recalled
 As a high place of stair and terrace, walled
 With marble balustrades that sky-winds comb,
 While miles below a maze of dome on dome
 And tower on tower beside a sea lies sprawled.
 Once more, he told me, I would stand enthralled
 On those old heights, and hear the far-off foam.

All this he promised, and through sunset's gate
 He swept me, past the lapping lakes of flame,
 And red-gold thrones of gods without a name
 Who shriek in fear at some impending fate.
 Then a black gulf with sea-sounds in the night:
 "Here was your home," he mocked, "when you had sight!"

VI

The Lamp

We found the lamp inside those hollow cliffs
 Whose chiseled sign no priest in Thebes could read,
 And from whose caverns frightened hieroglyphs
 Warned every creature of earth's breed.
 No more was there—just that one brazen bowl
 With traces of a curious oil within;
 Fretted with some obscurely patterned scroll,
 And symbols hinting vaguely of strange sin.

Little the fears of forty centuries meant
 To us as we bore off our slender spoil,
 And when we scanned it in our darkened tent
 We struck a match to test the ancient oil.
 It blazed—great God! . . . But the vast shapes we saw
 In that mad flash have seared our lives with awe.

VII

Zaman's Hill

The great hill hung close over the old town,
 A precipice against the main street's end;
 Green, tall, and wooded, looking darkly down
 Upon the steeple at the highway bend.
 Two hundred years the whispers had been heard
 About what happened on the man-shunned slope—
 Tales of an oddly mangled deer or bird,
 Or of lost boys whose kin had ceased to hope.

One day the mail-man found no village there,
 Nor were its folk or houses seen again;
 People came out from Aylesbury to stare—
 Yet they all told the mail-man it was plain
 That he was mad for saying he had spied
 The great hill's gluttonous eyes, and jaws stretched wide.

VIII

The Port

Ten miles from Arkham I had struck the trail
 That rides the cliff-edge over Boynton Beach,
 And hoped that just at sunset I could reach
 The crest that looks on Innsmouth in the vale.
 Far out at sea was a retreating sail,
 White as hard years of ancient winds could bleach,
 But evil with some portent beyond speech,
 So that I did not wave my hand or hail.

Sails out of Innsmouth! echoing old renown
 Of long-dead times. But now a too-swift night
 Is closing in, and I have reached the height
 Whence I so often scan the distant town.
 The spires and roofs are there—but look! The gloom
 Sinks on dark lanes, as lightless as the tomb!

IX

The Courtyard

It was the city I had known before;
 The ancient, leprous town where mongrel throngs
 Chant to strange gods, and beat unhallowed gongs
 In crypts beneath foul alleys near the shore.
 The rotting, fish-eyed houses leered at me
 From where they leaned, drunk and half-animate,
 As edging through the filth I passed the gate
 To the black courtyard where the man would be.

The dark walls closed me in, and loud I cursed
 That ever I had come to such a den,
 When suddenly a score of windows burst
 Into wild light, and swarmed with dancing men:
 Mad, soundless revels of the dragging dead—
 And not a corpse had either hands or head!

X

The Pigeon-Flyers

They took me slumming, where gaunt walls of brick
 Bulge outward with a viscous stored-up evil,
 And twisted faces, thronging foul and thick,
 Wink messages to alien god and devil.
 A million fires were blazing in the streets,
 And from flat roofs a furtive few would fly
 Bedraggled birds into the yawning sky
 While hidden drums droned on with measured beats.

I knew those fires were brewing monstrous things,
 And that those birds of space had been Outside—
 I guessed to what dark planet's crypts they plied,
 And what they brought from Thog beneath their wings.
 The others laughed—till struck too mute to speak
 By what they glimpsed in one bird's evil beak.

XI

The Well

Farmer Seth Atwood was past eighty when
 He tried to sink that deep well by his door,
 With only Eb to help him bore and bore.
 We laughed, and hoped he'd soon be sane again.
 And yet, instead, young Eb went crazy, too,
 So that they shipped him to the county farm.
 Seth bricked the well-mouth up as tight as glue—
 Then hacked an artery in his gnarled left arm.

After the funeral we felt bound to get
 Out to that well and rip the bricks away,
 But all we saw were iron hand-holds set
 Down a black hole deeper than we could say.
 And yet we put the bricks back—for we found
 The hole too deep for any line to sound.

XII

The Howler

They told me not to take the Briggs' Hill path
 That used to be the highroad through to Zoar,
 For Goody Watkins, hanged in seventeen-four,
 Had left a certain monstrous aftermath.
 Yet when I disobeyed, and had in view
 The vine-hung cottage by the great rock slope,
 I could not think of elms or hempen rope,
 But wondered why the house still seemed so new.

Stopping a while to watch the fading day,
 I heard faint howls, as from a room upstairs,
 When through the ivied panes one sunset ray
 Struck in, and caught the howler unawares.
 I glimpsed—and ran in frenzy from the place,
 And from a four-pawed thing with human face.

XIII

Hesperia

The winter sunset, flaming beyond spires
 And chimneys half-detached from this dull sphere,
 Opens great gates to some forgotten year
 Of elder splendours and divine desires.
 Expectant wonders burn in those rich fires,
 Adventure-fraught, and not untinged with fear;
 A row of sphinxes where the way leads clear
 Toward walls and turrets quivering to far lyres.

It is the land where beauty's meaning flowers;
 Where every unplaced memory has a source;
 Where the great river Time begins its course
 Down the vast void in starlit streams of hours.
 Dreams bring us close—but ancient lore repeats
 That human tread has never soiled these streets.

XIV

Star-Winds

It is a certain hour of twilight glooms,
 Mostly in autumn, when the star-wind pours
 Down hilltop streets, deserted out-of-doors,
 But shewing early lamplight from snug rooms.
 The dead leaves rush in strange, fantastic twists,
 And chimney-smoke whirls round with alien grace,
 Heeding geometries of outer space,
 While Fomalhaut peers in through southward mists.

This is the hour when moonstruck poets know
 What fungi sprout in Yuggoth, and what scents
 And tints of flowers fill Nithon's continents,
 Such as in no poor earthly garden blow.
 Yet for each dream these winds to us convey,
 A dozen more of ours they sweep away!

XV

Antarktos

Deep in my dream the great bird whispered queerly
 Of the black cone amid the polar waste;
 Pushing above the ice-sheet lone and drearily,
 By storm-crazed aeons battered and defaced.
 Hither no living earth-shapes take their courses,
 And only pale auroras and faint suns
 Glow on that pitted rock, whose primal sources
 Are guessed at dimly by the Elder Ones.

If men should glimpse it, they would merely wonder
 What tricky mound of Nature's build they spied;
 But the bird told of vaster parts, that under
 The mile-deep ice-shroud crouch and brood and bide.
 God help the dreamer whose mad visions shew
 Those dead eyes set in crystal gulfs below!

XVI

The Window

The house was old, with tangled wings outthrown,
 Of which no one could ever half keep track,
 And in a small room somewhat near the back
 Was an odd window sealed with ancient stone.
 There, in a dream-plagued childhood, quite alone
 I used to go, where night reigned vague and black;
 Parting the cobwebs with a curious lack
 Of fear, and with a wonder each time grown.

One later day I brought the masons there
 To find what view my dim forbears had shunned,
 But as they pierced the stone, a rush of air
 Burst from the alien voids that yawned beyond.
 They fled—but I peered through and found unrolled
 All the wild worlds of which my dreams had told.

XVII

A Memory

There were great steppes, and rocky table-lands
 Stretching half-limitless in starlit night,
 With alien campfires shedding feeble light
 On beasts with tinkling bells, in shaggy bands.
 Far to the south the plain sloped low and wide
 To a dark zigzag line of wall that lay
 Like a huge python of some primal day
 Which endless time had chilled and petrified.

I shivered oddly in the cold, thin air,
 And wondered where I was and how I came,
 When a cloaked form against a campfire's glare
 Rose and approached, and called me by my name.
 Staring at that dead face beneath the hood,
 I ceased to hope—because I understood.

XVIII

The Gardens of Yin

Beyond that wall, whose ancient masonry
 Reached almost to the sky in moss-thick towers,
 There would be terraced gardens, rich with flowers,
 And flutter of bird and butterfly and bee.
 There would be walks, and bridges arching over
 Warm lotus-pools reflecting temple eaves,
 And cherry-trees with delicate boughs and leaves
 Against a pink sky where the herons hover.

All would be there, for had not old dreams flung
 Open the gate to that stone-lanterned maze
 Where drowsy streams spin out their winding ways,
 Trailed by green vines from bending branches hung?
 I hurried—but when the wall rose, grim and great,
 I found there was no longer any gate.

XIX

The Bells

Year after year I heard that faint, far ringing
 Of deep-toned bells on the black midnight wind;
 Peals from no steeple I could ever find,
 But strange, as if across some great void winging.
 I searched my dreams and memories for a clue,
 And thought of all the chimes my visions carried;
 Of quiet Innsmouth, where the white gulls tarried
 Around an ancient spire that once I knew.

Always perplexed I heard those far notes falling,
 Till one March night the bleak rain splashing cold
 Beckoned me back through gateways of recalling
 To elder towers where the mad clappers tolled.
 They tolled—but from the sunless tides that pour
 Through sunken valleys on the sea's dead floor.

XX

Night-Gaunts

Out of what crypt they crawl, I cannot tell,
 But every night I see the rubbery things,
 Black, horned, and slender, with membranous wings,
 And tails that bear the bifid barb of hell.
 They come in legions on the north wind's swell,
 With obscene clutch that titillates and stings,
 Snatching me off on monstrous voyagings
 To grey worlds hidden deep in nightmare's well.

Over the jagged peaks of Thok they sweep,
 Heedless of all the cries I try to make,
 And down the nether pits to that foul lake
 Where the puffed shoggoths splash in doubtful sleep.
 But oh! If only they would make some sound,
 Or wear a face where faces should be found!

XXI

Nyarlathotep

And at the last from inner Egypt came
 The strange dark One to whom the fellahs bowed;
 Silent and lean and cryptically proud,
 And wrapped in fabrics red as sunset flame.
 Throngs pressed around, frantic for his commands,
 But leaving, could not tell what they had heard;
 While through the nations spread the awestruck word
 That wild beasts followed him and licked his hands.

Soon from the sea a noxious birth began;
 Forgotten lands with weedy spires of gold;
 The ground was cleft, and mad auroras rolled
 Down on the quaking citadels of man.
 Then, crushing what he chanced to mould in play,
 The idiot Chaos blew Earth's dust away.

XXII

Azathoth

Out in the mindless void the daemon bore me,
 Past the bright clusters of dimensioned space,
 Till neither time nor matter stretched before me,
 But only Chaos, without form or place.
 Here the vast Lord of All in darkness muttered
 Things he had dreamed but could not understand,
 While near him shapeless bat-things flopped and fluttered
 In idiot vortices that ray-streams fanned.

They danced insanely to the high, thin whining
 Of a cracked flute clutched in a monstrous paw,
 Whence flow the aimless waves whose chance combining
 Gives each frail cosmos its eternal law.
 "I am His Messenger," the daemon said,
 As in contempt he struck his Master's head.

XXIII

Mirage

I do not know if ever it existed—
 That lost world floating dimly on Time's stream—
 And yet I see it often, violet-misted,
 And shimmering at the back of some vague dream.
 There were strange towers and curious lapping rivers,
 Labyrinths of wonder, and low vaults of light,
 And bough-crossed skies of flame, like that which quivers
 Wistfully just before a winter's night.

Great moors led off to sedgy shores unpeopled,
 Where vast birds wheeled, while on a windswept hill
 There was a village, ancient and white-steepled,
 With evening chimes for which I listen still.
 I do not know what land it is—or dare
 Ask when or why I was, or will be, there.

XXIV

The Canal

Somewhere in dream there is an evil place
 Where tall, deserted buildings crowd along
 A deep, black, narrow channel, reeking strong
 Of frightful things whence oily currents race.
 Lanes with old walls half meeting overhead
 Wind off to streets one may or may not know,
 And feeble moonlight sheds a spectral glow
 Over long rows of windows, dark and dead.

There are no footfalls, and the one soft sound
 Is of the oily water as it glides
 Under stone bridges, and along the sides
 Of its deep flume, to some vague ocean bound.
 None lives to tell when that stream washed away
 Its dream-lost region from the world of clay.

XXV

St. Toad's

"Beware St. Toad's cracked chimes!" I heard him scream
 As I plunged into those mad lanes that wind
 In labyrinths obscure and undefined
 South of the river where old centuries dream.
 He was a furtive figure, bent and ragged,
 And in a flash had staggered out of sight,
 So still I burrowed onward in the night
 Toward where more roof-lines rose, malign and jagged.

No guide-book told of what was lurking here—
 But now I heard another old man shriek:
 "Beware St. Toad's cracked chimes!" And growing weak,
 I paused, when a third greybeard croaked in fear:
 "Beware St. Toad's cracked chimes!" Aghast, I fled—
 Till suddenly that black spire loomed ahead.

XXVI

The Familiars

John Whateley lived about a mile from town,
 Up where the hills began to huddle thick;
 We never thought his wits were very quick,
 Seeing the way he let his farm run down.
 He used to waste his time on some queer books
 He'd found around the attic of his place,
 Till funny lines got creased into his face,
 And folks all said they didn't like his looks.

When he began those night-howls we declared
 He'd better be locked up away from harm,
 So three men from the Aylesbury town farm
 Went for him—but came back alone and scared.
 They'd found him talking to two crouching things
 That at their step flew off on great black wings.

XXVII

The Elder Pharos

From Leng, where rocky peaks climb bleak and bare
 Under cold stars obscure to human sight,
 There shoots at dusk a single beam of light
 Whose far blue rays make shepherds whine in prayer.
 They say (though none has been there) that it comes
 Out of a pharos in a tower of stone,
 Where the last Elder One lives on alone,
 Talking to Chaos with the beat of drums.

The Thing, they whisper, wears a silken mask
 Of yellow, whose queer folds appear to hide
 A face not of this earth, though none dares ask
 Just what those features are, which bulge inside.
 Many, in man's first youth, sought out that glow,
 But what they found, no one will ever know.

XXVIII

Expectancy

I cannot tell why some things hold for me
 A sense of unplumbed marvels to befall,
 Or of a rift in the horizon's wall
 Opening to worlds where only gods can be.
 There is a breathless, vague expectancy,
 As of vast ancient poms I half recall,
 Or wild adventures, uncorporeal,
 Ecstasy-fraught, and as a day-dream free.

It is in sunsets and strange city spires,
 Old villages and woods and misty downs,
 South winds, the sea, low hills, and lighted towns,
 Old gardens, half-heard songs, and the moon's fires.
 But though its lure alone makes life worth living,
 None gains or guesses what it hints at giving.

XXIX

Nostalgia

Once every year, in autumn's wistful glow,
 The birds fly out over an ocean waste,
 Calling and chattering in a joyous haste
 To reach some land their inner memories know.
 Great terraced gardens where bright blossoms blow,
 And lines of mangoes luscious to the taste,
 And temple-groves with branches interlaced
 Over cool paths—all these their vague dreams shew.

They search the sea for marks of their old shore—
 For the tall city, white and turreted—
 But only empty waters stretch ahead,
 So that at last they turn away once more.
 Yet sunken deep where alien polyps throng,
 The old towers miss their lost, remembered song.

XXX

Background

I never can be tied to raw, new things,
 For I first saw the light in an old town,
 Where from my window huddled roofs sloped down
 To a quaint harbour rich with visionings.
 Streets with carved doorways where the sunset beams
 Flooded old fanlights and small window-panes,
 And Georgian steeples topped with gilded vanes—
 These were the sights that shaped my childhood dreams.

Such treasures, left from times of cautious leaven,
 Cannot but loose the hold of flimsier wraiths
 That flit with shifting ways and muddled faiths
 Across the changeless walls of earth and heaven.
 They cut the moment's thongs and leave me free
 To stand alone before eternity.

XXXI

The Dweller

It had been old when Babylon was new;
 None knows how long it slept beneath that mound,
 Where in the end our questing shovels found
 Its granite blocks and brought it back to view.
 There were vast pavements and foundation-walls,
 And crumbling slabs and statues, carved to shew
 Fantastic beings of some long ago
 Past anything the world of man recalls.

And then we saw those stone steps leading down
 Through a choked gate of graven dolomite
 To some black haven of eternal night
 Where elder signs and primal secrets frown.
 We cleared a path—but raced in mad retreat
 When from below we heard those clumping feet.

XXXII

Alienation

His solid flesh had never been away,
 For each dawn found him in his usual place,
 But every night his spirit loved to race
 Through gulfs and worlds remote from common day.
 He had seen Yaddith, yet retained his mind,
 And come back safely from the Ghooric zone,
 When one still night across curved space was thrown
 That beckoning piping from the voids behind.

He waked that morning as an older man,
 And nothing since has looked the same to him.
 Objects around float nebulous and dim—
 False, phantom trifles of some vaster plan.
 His folk and friends are now an alien throng
 To which he struggles vainly to belong.

XXXIII

Harbour Whistles

Over old roofs and past decaying spires
 The harbour whistles chant all through the night;
 Throats from strange ports, and beaches far and white,
 And fabulous oceans, ranged in motley choirs.
 Each to the other alien and unknown,
 Yet all, by some obscurely focussed force
 From brooding gulfs beyond the Zodiac's course,
 Fused into one mysterious cosmic drone.

Through shadowy dreams they send a marching line
 Of still more shadowy shapes and hints and views;
 Echoes from outer voids, and subtle clues
 To things which they themselves cannot define.
 And always in that chorus, faintly blent,
 We catch some notes no earth-ship ever sent.

XXXIV

Recapture

The way led down a dark, half-wooded heath
 Where moss-grey boulders humped above the mould,
 And curious drops, disquieting and cold,
 Sprayed up from unseen streams in gulfs beneath.
 There was no wind, nor any trace of sound
 In puzzling shrub, or alien-featured tree,
 Nor any view before—till suddenly,
 Straight in my path, I saw a monstrous mound.

Half to the sky those steep sides loomed upspread,
 Rank-grassed, and cluttered by a crumbling flight
 Of lava stairs that scaled the fear-topped height
 In steps too vast for any human tread.
 I shrieked—and knew what primal star and year
 Had sucked me back from man's dream-transient sphere!

XXXV

Evening Star

I saw it from that hidden, silent place
 Where the old wood half shuts the meadow in.
 It shone through all the sunset's glories—thin
 At first, but with a slowly brightening face.
 Night came, and that lone beacon, amber-hued,
 Beat on my sight as never it did of old;
 The evening star—but grown a thousandfold
 More haunting in this hush and solitude.

It traced strange pictures on the quivering air—
 Half-memories that had always filled my eyes—
 Vast towers and gardens; curious seas and skies
 Of some dim life—I never could tell where.
 But now I knew that through the cosmic dome
 Those rays were calling from my far, lost home.

XXXVI

Continuity

There is in certain ancient things a trace
 Of some dim essence—more than form or weight;
 A tenuous aether, indeterminate,
 Yet linked with all the laws of time and space.
 A faint, veiled sign of continuities
 That outward eyes can never quite descry;
 Of locked dimensions harbouring years gone by,
 And out of reach except for hidden keys.

It moves me most when slanting sunbeams glow
 On old farm buildings set against a hill,
 And paint with life the shapes which linger still
 From centuries less a dream than this we know.
 In that strange light I feel I am not far
 From the fixt mass whose sides the ages are.

TABLE DES ILLUSTRATIONS
DE VICTOR HUGO

Page 5	Le fou 1850
Page 9	Silhouette de château illuminé par un orage vers 1854-1857
Page 13	Taches avec empreintes de doigts - sd
Page 15	Tour 1860
Page 19	Vieux Guernesey - sd
Page 23	Le mulétier borgne - 1843 (?)
Page 27	Les orientales - vers 1855-1856
Page 29	Taches, planètes - vers 1853-1855

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Howard Philipps Lovecraft est l'un des auteurs les plus mystérieux du début du xxème siècle. On lui doit les plus beaux livres du fantastique, après Edgar Allan-Poe et avant Stephen King. Créateur du mythe de Cthulhu et du "Nécronomicon" (écrit par le poète fou Abdul al-Hazred). Ici c'est un poème mélancolique et angoissant où les mondes se chevauchent.

Howard Phillips Lovecraft is one of the most mysterious authors of the early 20th century. He is responsible for some of the finest works of fantasy, following Edgar Allan Poe and preceding Stephen King. Creator of the Cthulhu Mythos and the Necronomicon (written by the mad poet Abdul Al-Hazred), he offers here a melancholic and haunting poem where worlds overlap.



Partage gratuit - libre de droits